Marie Le Franc

Les voix du cœur et de l'âme

La Compagnie d'Imprimerie Perrault
73, Rue St-Jacques, 73
MONTRÉAL

1920

Marie Le Franc

Les voix du cœur et de l'âme

La Compagnie d'Imprimerie Perrault
73, Rue St-Jacques, 73
MONTRÉAL

1920

Mes frères.

Mes frères que la Mort a bien pris maintenant,
Je parle peu de vous en paroles humaines,
Et sur vous, mon silence élève un monument
Où j'entre à pas muets, retenant mon haleine.

Mes frères, vous les fils d'un sol dur, vous dormez
Dans la plaine crayeuse, en tombes de passage,
Et vos regards vivants au fond des yeux fermés
Cherchent en vain la mer autour du paysage.

La Mort vous a choisis dans son besoin pressant
Il te fallait alors, ô ma ployante France,
Des âmes claires mêlées à du jeune sang,
Et tu les vis, rieurs, sur le seuil de l'enfance.

Et pourtant, nous aussi nous avions besoin d'eux,
Notre vieux clan comptait sur leurs jeunes épaule
La maison, maintenant qu'ils sont partis tous deux
Sur l'eau des souvenirs se penche comme un saule

Elle vous voit, au temps des vacances, joueurs,
Sur les cailloux des jours,tout débordants de sève,
Mais là-haut, sous le toit, ouvrant vos graves cœurs,
Mûrissant au soleil votre gerbe de rêves.

Et la vieille maison était gonflée d'orgueil,
Tout l'avenir entrait par la fenêtre ouverte
Dès que vous secouiez vos pieds vifs sur le seuil,
Et pour vous, le jardin mettait sa robe verte.

Mes frères, votre sang a passé dans mon sang :
Ce sont vos blés semés qu'il faut que je relève;
Ce qui tomba là-bas, c'est mon être impuissant,
Je possède aujourd'hui un corps de triple sève.

Et comme il est bien temps de fleurir vos tombeaux,
De reprendre à nouveau le poème de vivre,
Ainsi qu'aux jours où vous étiez jeunes et beaux,
Mes frères d'au-delà, je vous dédie ce livre.

1er octobre 1920

Livre premier

La rose naît rose au matin.

La rose naît rose au matin ;
Le soir elle meurt, une rose,
Sans changer sa robe en satin,
Elle meurt, quelle simple chose.

Toi, cœur changeable, cœur humain,
Tu voudrais être cette rose,
Droit sur ta tige, et puis demain
T'en aller sans métamorphose.

Comme elle, au revers du chemin,
Te contenter d'être une rose,
Sans chercher à fuir ton destin,
Sans trouver le chemin morose.

Puis, quand on ferme le jardin,
Partir sans regret et sans pose,
Voir ses pétales un à un
Crouler dans leurs cendres de rose !

Les yeux ont mal.

Les yeux ont mal de prendre un air indifférent,
De se durcir dans le visage ;
Les yeux ont mal de regarder tout droit devant,
De recourir à l'expression fermée et sage.

La bouche a mal, et saigne presque à se figer
D'un sourire qui s'exagère,
Contre les dents, que sous la lèvre on sent ronger
La même chose, on ne sait quoi, d'odeur amère.

La voix a mal, forcée aussi de s'asservir,
Posément, aux propos du monde,
Et pour ne pas se mettre à nu de revêtir
Les falbalas des mots empruntés à la ronde.

O cœur, illégitime enfant dont il nous faut
En naissant étouffer la vie,
Serre les poings, revêts ta robe comme il faut,
Saigne en toi si tu veux, mais dehors fais envie ;

Bande ton arc, mesure et ton geste et ton pas,
Et puis tout seul, pose le masque,
Et connais la douceur âpre de n'avoir pas
Ton front de chair devenu d'airain sous le casque.

Le bonheur que l'on vit d'avance.

Le bonheur que l'on vit d'avance,
Qui se forme on ne sait comment,
Qui n'a pas d'âge, pas d'enfance,
Qui naît et meurt en un moment ;

Qui sans être vu se faufile,
Quand il est le moins attendu,
Dans les souvenirs à la file,
Vers notre cœur mal défendu ;

Le bonheur qui n'a pas de face,
Rien d'humain, ni forme ni voix,
Qui de se préciser s'efface,
Et se sauve dès qu'on le voit ;

Le don de l'été qu'on accueille
Craintivement, en sachant bien
Qu'il s'épuisera feuille à feuille
Et que nos soins n'y peuvent rien ;

Qui soudain nous rit au visage
Et s'en va, sans même savoir
Que nos cœurs conquis au passage
Voudraient peut-être le revoir ;

O bonheur aux courtes années
Qui prends pour tombe et pour berceau
Nos cœurs et leurs roses fanées,
O nid bâti sur un roseau,

Coup d'aile dans le vent, ô rêve,
Nous t'acceptons, bien convaincus
Que d'un coup nous bûmes ta sève
Pour t'avoir d'avance vécu.

Les petits pieds blancs de la neige.

Les petits pieds blancs de la neige
Se sont posés dans les sentiers,
Et les oiseaux blancs de la neige
Tremblent au bout des églantiers.

Les roses blanches de la neige
Empanachent les jardins gris,
Et l'âme blanche de la neige
A nos âmes d'hiver sourit.

Corbeilles blanches de la neige,
Sur nos pas, semez vos flocons,
Plumes de cygne de la neige,
Autour de nous, dansez en rond.

Berceaux capitonnés de neige,
Bercez-nous de vos doigts ouatés,
De vos rideaux tissés de neige,
Recouvrez nos fragilités.

Et puis, petit cercueil de neige,
Le long d'un fleuve lent et blanc,
Dans le satin de votre neige,
Sous vos bouquets de lys tremblants,

Emportez notre cœur de neige
Au pays sans forme ou couleur,
Où du soir au matin il neige,
O neige blanche sur nos cœurs !

On s'éveille dans un chemin.

On s'éveille dans un chemin
Où ne passe jamais personne,
On tient quelque chose à la main,
On est aveugle et l'on frissonne.

Sur le seuil du monde inconnu,
Ah ! que l'homme se sent fragile,
De n'avoir entre ses doigts nus
Qu'un informe morceau d'argile.

Et qu'on a peur, car on sait bien
Que de soi dépend la matière :
Devenir tout, tourner à rien,
Semence au vent ou bien poussière.

Alors, quand dans le cœur la voix
Des vierges craintives s'est tue,
Tous les rayons de l'aube aux doigts,
On change l'argile en statue.

On lui modèle un large front,
De doux yeux mi-clos sur le monde,
D'affables mains qui s'en iront
Se nouer à l'humaine ronde.

Puis on la prend sous son manteau,
On brave le remous du fleuve,
On marche au destin le front haut,
La lance au poing, face à l'épreuve.

On veut tendrement la cacher,
Car quoi qu'on fasse et quoi qu'on feigne,
Tous nos efforts n'ont pu boucher,
Dans la poitrine, un trou qui saigne.

Et quand le soir sur les chemins
Dresse ses portiques fragiles,
On se retrouve avec aux mains
Une statuette d'argile.

Repose ta pensée.

Repose ta pensée et repose ta gerbe,
Au jour suffit une moisson ;
La fleur même a besoin de boire au flot de l'herbe,
L'oiseau de taire sa chanson.

Le sommeil est le sable aux pieds nus de la marche,
L'eau courante dans le fossé ;
Suspendue aux liens d'or de nos rêves, c'est l'arche
Sur le dôme du front lassé.

Ainsi, laisse tes yeux s'en aller vers les mondes
D'où sans nul doute ils sont venus,
Et chercher près des mers les empreintes profondes
Qu'y firent jadis tes pieds nus.

Que ton rêve hardi, délivré de sa tombe,
Prenne le vent comme un voilier,
Car sous le chaume, il n'est permis à la colombe
De voler loin du colombier.

Et puis, quand sur ton front, Demain aux yeux de source
Remuera son vert éventail,
Quand le rouet de l'aube aura repris sa course
Autour des roses du vitrail ;

Que ton cœur libéré bondisse à la conquête,
Avec des désirs rafraîchis,
Pétales frais autour du cou des pâquerettes,
Par le clair de lune blanchis...

Clos le jour et le livre, ô nuit, éteins la lampe,
Mets ton ombre sur le soleil,
Et fais flotter, avec les astres de tes rampes,
Un dais d'or sur notre sommeil.

Qui souffre en moi ?

Qui souffre en moi, la bête ou l'ange ?
Pour mes blessures, je voudrais
Pouvoir cueillir le disque frais
De la lune au sein de la fange.

Comme la chaîne d'un vieux puits,
Les maux rouillés grincent de rage ;
Mon corps est un jardin sauvage
Où galopent les loups la nuit.

Mais quand j'appelle, ou que je crie
Au secours, comme un chat retors
Qui reflète dans ses yeux d'or
Une nonchalante ironie,

Mon cœur a pris la clef des champs,
Libre à son tour, et le navire
Du corps pesant lentement vire,
Dans l'eau bourbeuse jusqu'aux flancs.

Les douces et grises années.

Les douces et grises années
S'enroulent autour de mon cou,
Chapelet aux perles fanées,
Avec une croix dure au bout.

Mais chaque grain est une rose,
Une rose en bois ciselé,
Que le temps, une à une, pose
Au bout du fil qu'il a filé.

Ah ! sous la couverture en soie
Du ciel bleu, de soleil broché,
N'être plus qu'un rameau qui ploie
Sous son collier de grains séchés ;

Dans le vert berceau de la terre,
Mettre au repos ses bras pesants,
Et dire l'ultime prière
Au long du chapelet des ans !

Eau mystérieuse.

Eau mystérieuse du puits
Sur laquelle on cherche un visage ;
Nos vingt ans s'y penchent, et puis
Déçus, continuent leur voyage.

L'eau est basse et le puits profond ;
Ah ! que nous prendrions d'années
Pour soulever jusqu'à nos fronts
Les jeunes Muses enchaînées.

Le sentier nous paraît étroit,
Et la route nous fait envie ;
Sources vives et sillons droits,
Il nous faut le champ de la vie.

Il nous faut les profonds labours,
Les cieux nouveaux sur le visage,
Il faut qu'une lettre d'amour
Nous attende au prochain village.

Et l'on revient en pénitent
Vers le puits des jeunes années,
Dans le jardin moins éclatant
Où les mousses se sont fanées.

On a peur de l'ombre qui dort,
On s'accoude sur la margelle...
O merveille ! Jusques aux bords,
L'eau s'épanche en fraîche dentelle.

Et toi, près des aulnes sacrés,
Elevant tes deux mains transies,
Aux jeunes faunes délivrés
Tu tends ta coupe, ô Poésie !

En passant près d'un jeune bois.

En passant près d'un jeune bois,
Vert et sombre comme une source,
Un instant, j'arrêtai ma course,
Un écheveau de laine aux doigts.

Puis j'entrai, je choisis un frêne
Qui portait un seul nid d'oiseau ;
Le long des branches en fuseau,
Je pendis l'écheveau de laine.

Je repassai, le soir venu,
Et j'eus grand' peine à reconnaître
Le taillis que j'avais vu naître,
Frêle alors, maintenant chenu.

Aux branches qui n'étaient plus vertes,
L'écheveau pendait dans le vent,
Comme un lamentable abat-vent
Qui tape à la vitre déserte.

Ah ! n'allons plus aux bois jolis
Dérouler les fils de jeunesse,
Au vieux rouet de la sagesse,
Nous en filerons les débris.

A la lueur du feu de frêne,
Nous referons à petit bruit,
Dans le silence et dans la nuit,
Un humble peloton de laine.

Je choisirai pour mon logis.

Je choisirai pour mon logis une île sombre,
Dans l'île une colline, au sommet la maison,
Le sable pour jardin, la mer pour horizon,
Un sentier sans passant sur un plateau sans ombre.

La maison sera nue, et si près du rocher,
Qu'on pourrait, en creusant le sol, trouver des sources
Et mon pas solitaire aura comme ressource,
Sur le plancher pierreux, de s'entendre marcher.

Mais le jour et la nuit, j'aurai du feu dans l'âtre,
Et mon unique soin, sur mon îlôt marâtre
Comme un vaisseau pourri dans son limon ancré,

Grattant le sol ingrat de mes mains qui s'écorchent,
D'arracher le silex, la résine et la torche,
Pour qu'au fond du logis tu flambes, feu sacré !

Persistance.

Persistance de la pluie aux carreaux brouillés,
Voyageurs inconnus drapés de somnolence,
Lampe de catacombe et linceul de silence,
Au dehors fleuve jaune et peupliers noyés.

Tunnel qui se déroule en monstrueux reptile,
Panique de l'esprit de fatigue repu,
Cerveaux hallucinés dans les crânes rompus,
Et ce train de démon qui vers l'abime file !

O mon cœur au flanc rouge, ô sauvage coursier
Que la vie éperonne entre ses rails d'acier,
Que le train qui rugit écrasera s'il bute,

Et dont mes bras liés d'invincibles torpeurs,
Succombant sous la lourde armure de la peur,
Ont peine, au bord du gouffre, à retenir la chute.

Mon esprit a des pieds dansants.

Mon esprit a des pieds dansants,
Et sur le vert tapis des choses,
Il bondit sans rime et sans cause,
Et danse son ivresse au vent !

Comme une écharpe, il a sa joie
Euroulée autour de ses reins ;
Sa folie est son tambourin,
Son rire le chausse de soie.

Un désir anime son sang :
La vie est une pomme rouge,
Qu'au bout de la branche qui bouge,
Il veut cueillir, tout en dansant.

O mon âme en petite robe,
Essayant ses pas incertains
Dans la chambre immense où soudain
Devant elle, tout se dérobe ;

Ce joyeux danseur de ballet,
Dans ta détresse t'a suivie,
Et sur les marais de la vie,
T'emporte comme un feu follet !

Quand je remue un vers léger comme un grelot.

Quand je remue un vers léger comme un grelot,
Qui tinte sous mes doigts dans sa prison d'ivoire,
Il arrive parfois qu'en heurtant l'écritoire
Mon hochet enfantin fasse un bruit de sanglot.

Et lorsque en artisan ma patiente plume
S'amuse à buriner quelque objet délicat,
La lance de son fer prend de fauves éclats,
Et l'établi des vers sonne comme une enclume.

Lorsque enfin je m'attable à mon repas du soir
Où seuls les souvenirs plaisants devraient s'asseoir,
Pourquoi t'invites-tu, vieille mélancolie ?

Pourquoi, lorsque je tends ma coupe au vin nouveau,
Un sombre vigneron monte-t-il du caveau
Pour mettre à mes côtés un verre plein de lie ?

O terre au cœur guerrier.

O terre au cœur guerrier sous ton manteau de sainte,
Louve blanche endormie au fond de tes forêts,
Neige que notre pas ne foule qu'à regret,
Vaguement inquiet d'y laisser son empreinte.

Terre aux réveils d'enfants en robes à longs plis,
Aux cœurs renouvelés à chaque aurore blanche,
Où les soucis d'hier dorment sous l'avalanche
D'églantiers effeuillés et de gerbes de lys.

Terre du givre en fleurs et des blanches abeilles,
Terre au passé de preux et de rudes forbans ;
Tes bruns fils d'aujourd'hui chantent dans les haubans
Quand l'hivernal vaisseau pour le Nord appareille.

Terre aux grands cieux flambants dans les espaces froids,
Foyer aux mille feux au-dessus de nos têtes,
Où tout ce qui frissonne au milieu des tempêtes
Monte hâtivement chauffer ses frêles doigts.

O Canada, cœur chaud sous ta face de marbre,
Où palpitent des yeux vivants, profonds et bleus,
Ainsi qu'au pied des monts, l'eau de tes lacs frileux
Glisse un regard d'azur sous les cils blancs des arbres.

Tu te rappelles, ma Bretagne.

Tu te rappelles, ma Bretagne,
Quand nous jouions toutes les deux,
Tu te rappelles la montagne
Et nos deux cœurs aventureux.

De là-haut, ta voix était douce,
Tu m'encourageais à grimper,
A travers la lande et la brousse,
Les cailloux roulant sous le pied.

Et quand j'arrivais à la cime,
Haletante et les yeux brillants,
Tu me repoussais vers l'abîme,
D'une chiquenaude, en riant.

Ah ! la belle dégringolade
Et le désir, à peine au fond,
De recommencer l'escalade
Sur ses pieds têtus de Breton ;

D'arracher ta coiffe, traîtresse,
De te défier au combat,
Et de lutter avec l'ivresse
Du précipice sous nos pas.

La vie a pris, ô pastourelle,
Ta chère place à mes côtés,
Et m'a fait gravir après elle
Bien des côteaux accidentés ;

Mais de nos jeux d'adolescentes
Sur les sommets éblouissants,
Le goût de remonter les pentes
Me reste à jamais dans le sang.

Que les choses sont illusoires!

Que les choses sont illusoires !
Il me restait bien peu pourtant,
Mais c'était des rames d'argent
Sur ma barque, dans les eaux noires.

Voilà mon cœur vide et léger
Comme un chapeau de printemps frêle
Auquel on a cousu des ailes,
Mais qui ne pourrait plus voler.

J'étais assise sur la grève
A jouer dans le sable fin :
La mer a couvert mon jardin
Et je n'ai pu sauver mon rêve.

Qu'ai-je à pleurer, qu'ai-je perdu ?
Ce beau jardin, ce rêve tendre ?
Si mes bras ne surent défendre,
C'est qu'ils n'ont jamais rien tenu.

Et pourtant, dans mon cœur qui verse
Sous tant de peine et de remords,
Je crois porter un enfant mort
Que douloureusement je berce.

La rue au mois de mars.

La rue au mois de mars, l'orgue de Barbarie,
Un refrain guilleret qui poursuit le passant
Comme un vol de moineaux aux cris étourdissants,
Une note qui s'offre, et l'autre qui mendie.

Des yeux napolitains luisant sous le foulard,
De maigres doigts rageurs tournant la manivelle,
Et sourde aux airs joyeux qu'elle sème autour d'elle,
Une vieille qui suit les gens de son regard.

Ne sais-tu pas quelqu'un qui les soirs de bourrasque
S'en va courir la rue, effrayé sous son masque,
Mais de sa gaîté folle amusant les badauds,

Et soudain, écœuré de sa propre grimace,
Reglémente son pas et compose sa face,
Puis rentre en son logis, sa lourde boîte au dos?

Jour qui finis.

Jour qui finis, jour qui finis, ô jour qui penches
Comme une fleur au bord de l'eau,
Jour qui glisses de mon épaule et de ma hanche,
Au bord du lit, comme un manteau ;

Laisse-moi te poser tendrement sur ta couche,
Puis allumer ces deux flambeaux,
Et pour que rien du monde étranger ne te touche,
Laisse-moi fermer les rideaux.

Je place à tes côtés le bâton d'aubépine
Que le matin t'avait donné,
Et dans le vase frais de mon cœur qui s'incline,
Je trempe ses rameaux fanés.

Jour nouveau, bel enfant dont j'attends la venue,
Blanche cicogne sur mon toit,
Je mets des langes neufs à mon âme ingénue,
Et fais maison nette pour toi.

Jour qui naitras demain et qui déjà tressailles
    Aux flancs du monde triomphant,
C'est dans l'odeur des lys qu'en rêvant je travaille
    A ton petit berceau d'enfant.

Et de celui qui meurt à celui qui va naitre,
    Je vais et viens, et dans la nuit,
Le doigt muet du temps suspend à ma fenêtre
    La chauve-souris de minuit.

Mon frère paysan.

Mon frère paysan qui reconstruis là-bas,
Si tu savais combien, dans l'eau fade des villes
Où mollement je fais quelques brasses serviles,
J'évoque l'âpre terre où toi tu te débats.

Si tu savais combien, au milieu des vains gestes,
Des cerveaux ballottants et des cœurs embourbés,
Tu fais plaisir à voir, marin au dos courbé,
Dans le flot des sillons guidant ta barque agreste.

Ah! fleuve des cités aux brillantes couleurs,
Tes bords sont revêtus des plus exquises fleurs,
Mais j'évoque un jardin plein de roses trémières,

Et loin de la rumeur de nos pas aux abois,
Le rythme grave et lent de lourds sabots de bois
Qui bat, comme une horloge, au cœur de la chaumière

Me sera-t-il donné ?

Me sera-t-il donné de compléter ma tâche?
Dans le champ de la vie où les bons laboureurs
Vont courbés sous le joug des patients labeurs,
Devant l'immensité du champ, moi je suis lâche.

Et je ne sais par où commencer, ni comment
Attacher tant d'épis pour en faire des gerbes,
Mon cœur capricieux voltige au bout des herbes,
L'heure mûre, au soleil, égrène ses moments.

Et le soir vient, mes pieds sont las, ma grange vide,
Le moissonneur du ciel s'apprête à ramasser
Tout cet inachevé qu'aux sillons j'ai laissé.

Et glanant mes épis ainsi qu'une herbe aride
Qui pétille au contact de son râteau de feu,
Fait une énorme meule avec mes songes creux.

Que cette chambre est close.

Que cette chambre est close, et que cet air est lourd;
Ah! sur tous ces coussins toute cette cretonne,
Et sur tous ces tapis, ces bouquets monotones...
Je songe avec envie au puits frais de la cour.

Dans mon cœur libre enfin, que de cloches résonnent!
Comme il disperse au vent de soupirs soulagés,
Comme il se chauffe au feu de foyers étrangers,
Que j'ai d'amis depuis que je n'ai plus personne.

J'évoque au crépuscule une église, au hameau,
Où pour baisser la lampe et souffler les flambeaux
Un sacristain blanchi vient traîner ses sandales;

Où, quand je serai seule en la profonde nuit,
Tremblante, en m'enfuyant, je poserai sans bruit
Le fardeau de mon cœur orphelin sur les dalles.

Le vent souffle au dehors.

Le vent souffle au dehors. J'ai fermé les volets,
Mis à l'abri mon corps, en sûreté mon âme,
L'un redoutant le feu, l'autre craignant la flamme,
Mauvais soldats nourris de mollesse et de lait.

Ah! vous traîner au bord de la mer en tempête,
Vous infliger l'épreuve et de l'ombre et de l'eau;
Sous les balles du vent et le fouet des flots,
Vous forcer à passer en relevant la tête.

Pêcheur qui laisses là le chaud de ta maison
En voyant s'annoncer l'orage à l'horizon,
Pour aller dans la nuit ancrer ta vieille barque,

Dans la pierre et le sable, apprends-leur à marcher,
A redresser leur front sans peur, comme un rocher
Que griffe l'ouragan sans y laisser de marque!

O neige des cités.

O neige des cités, j'ai grand pitié de toi.
Hélas, tu t'ennuyais dans ton jardin de marbre,
Et posant tes pieds blancs sur l'échelle des arbres,
Tu pris ton éventail et descendis du toit.

Mais, dès le premier pas, tu glissas dans la fange;
Te voilà, malgré toi, baisant notre sol noir,
Mariant ton matin si pur à notre soir,
Et ta race frémit de l'odieux mélange.

O neige du village, ô neige sur les champs,
Enfants contre la vitre en le silence austère,
Regardant se tisser la robe de mystère
Qu'ils craindraient de froisser peut-être en la touchan

Prends garde, vagabond qui loges dans mon âme,
Prends garde d'oublier ta lampe en ce chemin
Où souffle la tempête et bat le flot humain,
Prends garde de laisser, à leur merci, sa flamme.

Enferme-la plutôt entre des murs altiers,
Mets dans l'épaisse nuit son unique lumière,
Comme en l'espace blanc menant à la chaumière
Un solitaire pas qui marque le sentier.

On souffre dans sa chair.

On souffre dans sa chair, on est comme un brasier
Qu'alimentent les os, où pétillent les fibres,
Chaque muscle se tord et la charpente vibre,
Le sang bout dans un four au couvercle d'acier.

Mais là-haut, dans sa tour intacte et réfractaire,
L'esprit en curieux assiste au désarroi :
Cet esclave en révolte intéresse ce roi,
Pour l'étudier de près, il descend sur la terre.

Il note les pâleurs, il écoute les cris,
La douleur a des mots qu'il n'avait pas appris,
Auprès de cette gueuse, il fait le bon apôtre ;

Et de son pied sournois poussant dans le foyer
Quelques lambeaux de chair et quelques os broyés,
Il remonte à sa tour dire ses patenôtres.

Je ne sais plus si c'est mon âme qui est douce.

Je ne sais plus si c'est mon âme qui est douce
Ou bien la pluie, et je m'en vais,
Offrant comme un sentier mon visage à la mousse,
Je crois être en un bois épais.

Je n'ai plus forme humaine et me sens comme un arbre,
Mes bras se chargent de rameaux,
J'entends couler en moi des fontaines de marbre,
Je tiens dans mes mains des oiseaux.

Je porte en vieux guerrier le bouclier d'écorce
Que l'hiver m'avait mis au bras,
Mais je sens bouillonner la sève dans mon torse,
Je suis prêt pour les grands combats.

Le lion de Mars suspend sa crinière à mes branches,
Je suis prêt pour le renouveau;
O pluie aux pieds mouillés, je change en rose blanche
Chacune de tes gouttes d'eau.

Et lorsque, grâce à toi, je serai plein d'ombrage,
Avec mes bourgeons éclatés,
Tu viendras rafraichir ton aile à mon feuillage
Au cœur aride de l'été.

Dès le soleil levant.

Dès le soleil levant, tu quitteras ta tente;
Dans la coupe de l'aube ayant baigné tes doigts,
Tu saisiras, sans hâte indue et sans émoi,
L'argile encore chaud de la terre vivante.

Pour modèle, voici la courbe du roseau,
Dans la danse du vent, au feston de la rive;
Que la nymphe, potier, jaillisse de l'eau vive,
Et que dans ses flancs purs chante encore le ruisseau.

Quand le soir aura mis son collier à ton vase,
Ne va pas supputer ce qu'il te vaudra d'or;
Pose-le sur ton seuil, dans le simple décor
Du ciel à son sommet, de la terre à sa base.

Tu ne fis que l'ébauche, il faut laisser au temps
Le soin de courber l'anse et de polir l'amphore;
Il faut que toi, soleil, dans la pâte incolore,
Tu laisses le contour de ton pouce éclatant!

Mon âme me paraît une longue avenue.

Mon âme me paraît une longue avenue
Solitaire et voilée, et déserte d'oiseaux ;
Des arbres hauts et droits couverts d'écorce nue
Dévident sa pensée à leurs lisses fuseaux.

Ce n'est pas le printemps et ce n'est pas l'automne,
On dirait qu'il y règne une étrange saison
De face appesantie et de regard atone,
Et que le temps s'endort au bord de l'horizon.

Le silence et la paix sur la mousse cheminent,
Soutenant vers le but mon âme pélerine,
Et la rose du ciel tombe par le vitrail

Du châssis de l'espace et du feston des arbres,
Sur le fronton d'un temple aux colonnes de marbre
Qui ferme l'avenue ainsi qu'un haut portail.

Pourquoi m'importuner ?

Pourquoi m'importuner, ô multiples visages
Qui parcourez l'écran de mon logis obscur,
Pourquoi vouloir fixer votre ombre sur le mur
Et que je me prononce, entre vous, au passage ?

Je vous aime bien tous, je n'aime aucun de vous ;
Vous, je vous aime moins pendant votre présence,
Car alors, vers l'absent, s'en va ma préférence,
Et ce n'est que pour lui qu'était le rendez-vous.

Je vous aime le moins lorsque je vous prèfère,
Car soudain j'aperçois un visage en émoi
Que mon penchant pour vous vient d'écarter de moi,
Et son regard qui fuit est déjà du mystère.

Je vous aime le mieux quand je vous aime moins,
Quand mon indifférence, en vous voyant m'alarme,
Et quand vous revêtez le redoutable charme
D'être encore si près, quoique déjà si loin!

Je me sens quelquefois tentée.

Je me sens quelquefois tentée,
O poètes des vers libres,
Et libres vagabonds de la route enchantée
Où l'arbre sous l'archet de tant de brises vibre,
De m'en aller comme vous,
Avec mes vers échevelés et fous,
Galoper au grand vent des plaines,
Et de boire tout d'une haleine
Ton vin étourdissant,
Ta coupe toute pleine,
O poésie au libre champ !

Et puis ce chevauchement,
Par-dessus les obstacles, dans le grand vent
Qui met en flammes
La paille sèche de nos âmes,
Où le monde apparaît comme un vaisseau mouvant,
Où tout tournoie,
La douleur et la joie,
M'effraie, et j'ai grand'peur de traverser la voie,
Peur du train qui mugit et du garde-barrière,
Peur d'ébranler le doux paysage,
Les fleurs en procession saluant mon passage,
Du bruit de mon galop, du vent de ma crinière.

Et je rentre en ma petite maison,
Assise sur sa pierre, au bord de l'horizon,
Avec ses fenêtres égales,
Recueillant dans le soir la chanson des cigales,
Ses soupirs mesurés par sa porte entr'ouverte ;
Je la laisse chercher son visage en l'eau verte,
Rythmique et calme
Comme un balancement de palme,
Et dire sa prière en scandant chaque mot,
Paisiblement, avec la cloche du hameau.

Quelquefois pourtant,
Je me laisse attirer par le bois éclatant,
Et l'étrange printemps
De fantasques parfums et de roses sauvages ;
Je vais tremper ma bouche en un breuvage inconnu,
Rouler mon coeur tout nu
Dans un bain d'herbe verte,
Et reviens déposer le petit dieu repu
Au foyer refroidi de ma maison déserte.

Il a dans ses cheveux des boutons d'églantier,
Dans ses mains des perles d'eau claire,
Et je regrette alors le somptueux collier
Que mon art aurait pu faire,
S'il était demeuré le patient lapidaire
Qui prend les perles une à une
A la vitre de la chaumière,
Les assortit au clair de lune,
Ravivant de leurs feux la mourante lumière.

Ah ! se remettre sous la toise
De la porte tassée au-dessous des ardoises ;
Au lieu d'écrire un livre
A grands coups de pinceau sur la toile des cieux,
Sur la toile de l'âme, à grands jets de plume ivre,
Prendre un roseau,
Et sur le mur étroit du logis des aïeux,
A l'ombre du rouet, au rythme du berceau,
Chanter en vers français la cadence des eaux.

Et quand, par douze coups,
L'horloge en robe droite aura sonné minuit,
Mettre pour m'endormir ton rosaire à mon cou,
O poésie aux grains unis,
Pendant qu'au cristal de mes rêves,
En s'éloignant, faiblement vibre,
Tels des cailloux d'argent roulant au pied des grèves,
Le galop de vos sabots d'or, vers libres !

Il pleut en pays étranger.

Il pleut en pays étranger...
Je n'irai pas à la fenêtre,
Je craindrais de te déranger,
Fantôme que je vois paraître...
Il pleut en pays étranger.

Ce sont des yeux rêveurs et tristes,
Dans un doux visage mouillé
Qui me regarde et qui m'attriste,
Et c'est comme un bateau mouillé
Dans des eaux rêveuses et tristes.

Je viens d'écrire de doux vers
Comme au temps de mes jeunes rêves,
Et c'est un coin de gazon vert
Dans le champ brûlé de la grève...
Je viens d'écrire de doux vers.

Est-ce toi, fantôme de brume
Qui conduisis à mon foyer
Où le feu des vieux rêves fume,
L'enfant que j'avais oublié...
Est-ce toi, fantôme de brume ?

Est-ce toi, ou bien est-ce lui
Qui te fit signe à ma fenêtre,
O fantôme de mon pays,
Est-ce toi qui le fis paraître
A mon foyer d'ombre envahi...
Est-ce toi, ou bien est-ce lui ?

Quand le cœur a vieilli.

Quand le cœur a vieilli, quand le cœur ne peut plus
Porter sa cruche usée à la claire fontaine,
Quand le chemin trop haut, la source trop lointaine,
Semblent se dérober devant ses pas perclus;

L'esprit, à la jeunesse intacte encor, s'alarme
De le voir s'engager dans le sentier étroit
Qui s'en va côtoyant la vie, aride et droit,
Et l'éloigne à jamais de la source des larmes.

Il reprend le fardeau qu'il avait jeté bas,
Il met un lien solide autour des fleurs sans sève,
Fait un nouveau fagot du bois mort de ses rêves,
Et le replace alors de force entre ses bras.

Il le secoue ainsi qu'une minable loque,
Enfonce en sa torpeur ses souvenirs d'acier,
Et le cœur qui dormait s'éveille en supplicié,
Sous le cruel étau se débat et suffoque.

Il agite les bras, pousse un rauque sanglot,
En nageur épuisé qu'entoure l'eau déserte,
Et l'esprit, en voyant saigner la plaie ouverte,
Content de son travail, s'éloigne au grand galop.

Mon cœur, il est un peu ridicule à votre âge.

Mon cœur, il est un peu ridicule à votre âge
De trembler à ce point que je vous mette à nu,
De vous cacher les yeux de peur qu'un inconnu,
En me lisant, ne prête un nom à votre image.

Que vous fait le sarcasme ou l'insulte, si moi
Votre maître, si moi qui rudement vous mène,
Et m'inquiète peu de vous voir hors d'haleine,
J'écris un seul beau vers tiré de votre émoi.

Que défendez-vous donc derrière cette porte,
Quel timide vivant, quelle craintive morte,
Et pourquoi fermez-vous la porte à double tour?

Pourquoi paraissez-vous redoutable, vous frêle?
Quelle face m'accuse à l'abri de votre aile
Lorsque je veux vous peindre en un sonnet d'amour?

Mon âme lamentable.

Mon âme lamentable et molle est une loque
Qu'on a pendue à ta boutique, revendeur,
Dans la ruelle étroite et la sordide odeur,
Sous les doigts des passants qui palpent sa défroque.

Pour la déprécier et l'avoir à bas prix,
On expose au soleil toutes ses flétrissures,
Ses taches, ses accrocs, ses trous et ses morsures,
Et la triste couleur que son étoffe a pris.

Quand la ruelle enfin s'enfonce en ses décombres,
Que la nuit se tapit, en hibou, sous l'auvent,
La défroque oubliée oscille dans le vent,
Et voilà que soudain elle a peur de son ombre.

Qui te décrochera, mon âme, de ton clou,
Quel campagnard madré, sous ton rapetassage,
Saura trouver la trame encor de long usage,
Et la chaîne solide au travers de tes trous?

Et qui t'emportera vers les espaces libres,
Secouera ton limon au remous du ruisseau,
Et puis, ayant passé ta robe au bleu de l'eau,
Etendra sur le pré chacune de tes fibres?

Quand tu seras séchée et pliée avec soin,
Qui viendra te ranger aux rayons de l'armoire,
Entre le châle ancien et la robe de moire,
Dans ton sachet blanchi, tout parfumé de foin?

Le premier compromis.

Le premier compromis où le cœur succomba,
Auquel, en sa candeur, il peut à peine croire,
Lui semble un accident qu'il ne s'explique pas,
Et cache tristement au fond de sa mémoire.

Mais d'avoir une fois, par surprise, faibli,
Le cœur, moins sûr de lui, garde comme un vertige;
Il peut se redresser, mais la trace du pli
Marque pour l'avenir la délicate tige.

Il redoute en secret le moindre coup de vent,
Il n'a plus pour support sa rigide droiture,
Il est en apparence aussi ferme qu'avant
Mais il se plie en deux, à la même cassure.

Et quand, de sa faiblesse, il se croit bien remis,
Qu'il connaît le danger contre lequel il lutte,
Le cœur convalescent d'un premier compromis
Commet une imprudence et fait une rechute.

Et d'être, à son insu, dans l'erreur retombé,
Il se croit moins coupable et se sent moins timide ;
Attribuant son mal à la fatalité,
Il se bande les yeux, prêt pour un lent suicide.

Souvenir importun.

Souvenir importun, je ne t'attendais plus,
Dans le jardin tout blanc de ma convalescence,
Je replantais des fleurs après qu'il avait plu,
J'aimais ta plate-bande autour de moi, silence !

J'avais fermé la grille et n'ai rien vu venir...
Qui donc guida tes pas, ô mémoire en allée ?
Quelle main te lança, cerceau du souvenir,
Sur l'ourlet de ma robe, au rebord de l'allée ?

Tu y laissas ta marque, un peu de sable, un pli,
Et je te repoussai, cerceau, vers ton mystère,
Ne sachant pas alors que de ton coin d'oubli,
Cette fois, tu viendrais rouler sur mon parterre.

Et que ton cercle d'ombre, et que ton cercle d'or,
Du vieux mur du passé rebondirait bien vite,
Pour venir écraser, en son nouvel essor,
Dans mon jeune jardin, le cœur des marguerites.

La maison du devoir.

La maison du devoir est au prochain détour,
Elle t'attend avec sa face coutumière,
Encore quelques pas, et voici l'abat-jour
De ton obscur labeur posé sur la lumière.

Encore quelques pas, et tu devras plier
Le canevas du rêve au fond de ta poitrine,
Quelques pas, et voici le seuil familier
Qui te tend l'uniforme uni de la routine.

O route, laisse-moi t'enrouler à mon cou
Et défaire un instant le collier d'habitudes,
Que je sente en mes doigts glisser tes grains de houx.
Au lieu du chapelet des mêmes servitudes.

Et lorsque tu auras dévidé ton fil d'or
Le long du mur rigide où bute ma déroute,
La maison du devoir à l'étroit corridor
Ondoiera sous mes pieds comme un ruban de route!

Mon étroite fenêtre.

Mon étroite fenêtre avait l'air ce matin
D'un couvercle de frais satin,
Et la lumière
S'offrait comme une perle aux doigts de ma chimère,
Toute blanche au fond de l'écrin.

Et j'ai cru que c'était ma fête,
Que le ciel encadrait, dans le rectangle bleu
De ma vitre à la page nette,
Ce télégramme de ses vœux
Porté par messager en livrée or et feu.

O marge de lumière,
Sur le mur gris de ma vie et de ma maison,
Grimpant comme un rosier plein de roses trémières,
De tes fleurs et de tes rayons,
Dis-moi, que vais-je faire ?

Dans ce velours aux plis soyeux,
De ta pointe, ô ma fantaisie,
Je pourrais découper un masque pour mes yeux,
Et voir dorénavant la face de la vie
Tout en bleu.

Ou bien, à la fenêtre, appuyer ma poitrine,
Et tu n'aurais pour la panser,
Lumière déchirée aussi toi aux épines,
Tout autour de mon cœur blessé,
Qu'à dérouler ta gaze fine.

Je puis en faire encore une ardoise gris bleu,
Puisqu'elle vint du toit des cieux,
Et laisser mon esprit aussi blanc qu'un nuage,
Ecrire un message d'adieu
Pour d'autres âmes en voyage.

Car dans les routes en lacis
Où le grand sacristain a soufflé les étoiles,
Les bergers restent indécis,
Et quand les saints de nuit ont leurs housses de toile,
Les âmes s'y trompent aussi.

Et la troupe d'oiseaux sauvages,
Aux confins du désert attendant le mirage,
A besoin de ce mot d'amour,
De ce navire ancré dans le port des nuages
Pour ne pas s'égarer dans la forêt du jour.

O marge de lumière,
Dans le livre d'azur qui s'ouvre sous mes doigts,
O cage suspendue au rebord de mon toit,
Que de miracles je puis faire,
En laissant s'envoler tes oiseaux de chimère !

Non, j'ai trop peur en te touchant de t'effacer,
O point bleu de la grande cible,
Mais laisse mon regard impuissant te viser,
Sans craindre que son trait, en ton orbe lancé,
Ne t'atteigne, Inaccessible !

Je regrette le temps de la lampe.

Je regrette le temps de la lampe... La mienne,
Ma lampe de jeunesse, était de verre à fleurs,
    Mais je me souviens à peine
    De ton étoffe et ta couleur,
Abat-jour de ma lampe lointaine.

Dans ce temps de ma vie, le temps breton,
Il pleuvait tous les jours au pied de la maison;
L'eau sous la porte entrait en diagonale,
    Faisant des flaques sur les dalles;
    Les feuilles tombaient à foison
Des tilleuls à tête ronde sous la rafale.

    Un grand feu vert flambait
Dans la cheminée, aux soirs d'abondance,
    Et sur la table amusante qui danse,
    Soigneusement,on te posait,
    O lampe à la grosse panse!

Parfois, en bas, dans le brouillard, on entendait
    Loqueter la porte d'entrée...
    La lampe était peu rassurée...
Par-dessus l'abat-jour, nos yeux se regardaient,
    Nous avions peur d'aller à la croisée.

La rue de campagne avait l'air d'un puits,
La solitude était un cimetière...
La lampe tremblait en son trouble étui;
Mais soudain des voix familières
Montaient en jets clairs dans la nuit.

On levait la lampe à la hâte,
Sans trop penser aux courants d'air du corridor;
Le verre fendait son humide pâte,
La flamme impatiente avait des élans d'or.

Plus tard, il fallait bien laisser le feu, la chambre,
La lampe et le meilleur peignoir,
Et dans le long grenier tout vibrant de décembre,
Aux lueurs menues du bougeoir,
Monter, en s'appuyant à la rampe mouillée
Et s'endormir sous les pendantes araignées.

Et les soirs de lettres d'amour,
Soirs de lune ou de fantaisie,
Ou de premières poésies,
La lampe brûlait jusqu'au jour;
Aussi les soirs de pâle gel près du calvaire,
Le cœur était si plein qu'il ne savait que faire.

Et le matin,
Le facteur à la voix déjà mouillée de vin
Vous réveille sous la fenêtre.
On descend sans souffler la lampe,
La main tremble un peu sur la rampe,
Car peut-être...
Car il est certain
Qu'on va lire, à la mèche fumante, la lettre...

La haute tour.

La haute tour pointue aux écailles d'ardoise
Déchire le ciel innocent
Qui, dans le frais matin, a des rosées d'angoisse
Et le soir est couleur de sang.

Tour construite par l'homme au milieu des nuages,
Ne sais-tu pas que le rameau
Pour l'azur délicat se couvre de feuillage
Et met chaque pointe au fourreau ;

Que, parmi les arceaux du soir, les hirondelles
Font courber mollement leur vol,
Ayant soin d'empenner la flèche de leur aile,
Avant de s'élancer du sol ;

Que les feuilles brûlant dans la forêt d'automne
Pourraient mettre le ciel en feu,
Mais qu'avant de monter, leur flamme se couronne
De frêles volubilis bleus ;

Que l'étoile ne roule en la nocturne vague
Qu'afin d'user son diamant,
Pour qu'à l'heure du bal, les griffes de sa bague
N'accrochent la robe d'argent...

O tour au haut des monts, sinistre oiseau de proie
Au bec planté dans de l'azur,
Quand, sous le dôme bleu, tout ce qui vole ploie,
Toi, tu t'élances d'un jet sûr.

Prends garde que le ciel, quand l'orage crépite,
Que de l'effroi roule dans l'air,
Sache qu'il suffirait, pour qu'il te décapite,
D'un coup de ciseau de l'éclair !

Ame qui lutte.

Ame qui lutte, âme qui ploie,
Lève un instant tes yeux en pleurs.
Crois-tu que la somme des joies
Vaudra la somme des douleurs ?

Crois-tu que la barque magique
Où t'emportera le bonheur
Vaudra l'esquif où tu t'appliques
A ne pas sombrer, ô rameur !

Crois-tu que tes mains déchirées
Dans la tempête, au gouvernail,
Se trouveront cicatrisées
En touchant les rames d'émail ?

Crois-tu que la légère brise
Passant sur ton front somnolent
Vaudra l'écume qui te grise,
Les cris des oiseaux et le vent ?

Que tu secoueras ta crinière
Avec ce geste insouciant,
Lorsque la vague débonnaire
N'aura plus son farouche élan ?

Que tu redresseras l'échine
En voyant l'orage venir,
S'il n'y a plus dans ta poitrine
Le désir de vaincre ou mourir ?

Ame qui lutte, âme qui ploie,
Ame qui gardes ton œil clair,
Je crais que la vague de joie
Que tu demandes à la mer,

Ne soit si pesante et si haute,
Pour valoir celle des douleurs,
Que moi je verrai de la côte
Couler la barque du bonheur.

Inspiration.

Inspiration, je te cherchais sur le chemin.
Mon âme en t'attendant s'accoudait sur le monde :
Tu devais dénouer ta danse de la ronde
Pour venir emmêler tes roses à mes mains.

Des mots pressaient ma bouche avec un bruit d'abeilles,
Murmurants et confus comme un troupeau d'enfants
Près d'un jardin secret qu'une porte défend,
Mes bras tendus portaient mon attente, en corbeille.

J'avais un livre vierge en place de cerveau,
Impatient de voir s'emplir toutes ses pages ;
Dans le matin chantant, j'avais ouvert la cage
Et c'est toi qui devais y mettre des oiseaux.

Mais quand je te tendis mon ardente corbeille,
Quand tu vis, aux ciseaux du désir à mes doigts,
Que je voulais te mettre en bouquet, fleur des bois,
Que je te convoitais pour mon rucher, abeille,

Tu déployas ton voile entre nous et t'enfuis,
Et je vins lentement ranger sur l'étagère,
De mes doigts débandés la corbeille légère...

Je la déposerai sur le seuil cette nuit.

Ame effrayée.

Ame effrayée, âme immobile,
Bras cramponnés à ce fauteuil,
Fixes yeux et bouche débile,
Que regardez-vous sur le seuil ?

Vous étiez là comme au théâtre,
Sur le bord du bonheur humain ;
Vous ne saviez plus à quel âtre
Vous chauffiez vos fragiles mains.

L'heure passante était la scène :
Qu'importe ce qu'on y jouait !
La comédie était lointaine
Et la salle obscure à souhait.

Mais voilà que de la coulisse,
Masquant le fer sous le velours,
La Vie, à pas feutrés, se glisse
Sur la scène où jouait l'Amour.

Face à la rampe, il continue,
Sans l'avoir vue, à badiner ;
Mais vous qui l'avez reconnue,
Vous vous sentez assassiné.

Et le drame change de place :
Vous qui n'étiez que spectateur,
Avez déjà l'âme de glace
Quand la Vie poignarde l'acteur.

L'éventail refermé.

L'éventail refermé de nos rêves déçus,
Dans l'abandon, repose aux plis de la mémoire;
L'image qui peignait le délicat tissu
S'efface chaque jour dans les branches d'ivoire.

Mais quand le cœur mûri retrouve par hasard
Le futile jouet des lointains soirs de fête,
Dédoré maintenant, de moins riche brocard,
Et qui n'abrite plus de désirs de conquête,

L'éventail oublié palpite entre les doigts,
Un peu de pourpre et d'or ranime les images,
Et des bouquets fanés, la brise d'autrefois
Vient mettre un peu de sang sur le pâle visage.

Mon cœur a tant d'amour en son indifférence.

Mon cœur a tant d'amour en son indifférence,
C'est la source secrète au fond du bois épais,
Il coule à petit bruit et cache sa présence
Dans la mousse que tisse, autour de lui, sa paix.

Mais que, dans le sentier, un pas humain s'efface,
Et les dormantes eaux, promptes à s'épancher,
De l'insondable puits montent à la surface
Pour verser leur fraîcheur sur le sol desséché ;

Qu'un visage dans l'ombre écarte le feuillage,
En ce brûlant désert cherchant avec ardeur
A suivre dans son cours l'invisible sillage,
Mais recule, effrayé, devant sa profondeur ;

Et mon cœur sans amour a son obscure peine
Quand le pas inconnu s'éloigne dans la nuit,
Rafraîchi de sa marche, ignorant qu'il entraîne
Un peu des vives eaux de la source après lui.

Rien que le vent.

Rien que le vent, rien que la mer,
L'horizon sans borne, et le vide,
Et dans mon cerveau, barque vide,
Flotte le suicidé d'hier.

Effarement de tant d'espace !
A ce jardin, je veux des murs ;
Je veux changer en sable dur
L'eau mouvante, pour que j'y passe.

Je suis l'algue au haut de l'îlôt,
La marée monte, et mon courage
Est le canot de sauvetage
Qui chavire en touchant le flot.

La mer est la plaine bretonne,
Les binious du vent vont chantant,
Mais où sont les genêts d'antan,
Où sont les âmes monotones ?

La mienne est peureuse : elle a beau
Défier le vent et l'écume,
Elle entend, aux heures de brume,
La sirène du paquebot.

En mer.

Vaste marais de la mémoire.

Vaste marais de la mémoire
Où l'on sombre aux heures d'ennui,
Champ sans contours où rien ne luit
Parmi les roseaux illusoires . . .

Il faut pourtant, bon gré mal gré,
Pour sortir de la fondrière,
Dans l'eau trouble, chercher les pierres
Où l'âme blanche passe à gué.

Mais l'esprit chaviré dérive,
Les bras mous n'ont plus d'avirons,
Dans le champ clos, on tourne en rond,
Sans pouvoir distinguer la rive.

Et c'est l'enlisement brutal,
Les genoux happés par la vase,
Les deux mains levant haut le vase
Du passé, de frêle cristal.

Mais perçant l'ombre qui submerge
Le trouble et vénéneux jardin,
Un souvenir place soudain
Sa lanterne, au bord de la berge.

La porte de bois de ma volonté.

La porte de bois de ma volonté
Branle à tous les vents, grelotte à la pluie,
Et dans le jardin, tout est dévasté,
Derrière la porte aujourd'hui pourrie.

Je ne puis ouvrir, je ne puis fermer,
Sur ses gonds rouillés la porte entr'ouverte,
Et le corridor a l'air mal famé
Tout bâillant et noir sur la rue déserte.

Ma maison secrète est comme un bateau
Dont le flanc ouvert laisse entrer la houle:
Si je ne la bouche à coups de marteau,
Je suis un marin perdu que l'eau roule.

A coups de marteau, à coups de dégoûts,
Avec ma patience enfin offensée,
La colère aidant, je mettrai debout,
Encore une fois, la porte faussée.

Si je veux des clous, les clous des remords
Planteront profond leurs multiples branches,
Si je veux du bois, dans ma lutte à mort,
Mes résolutions serviront de planches.

Puis ayant bardé de fer bien trempé
Les murs du jardin aux ruches d'abeilles,
Mon cœur plein de miel, en leur vol happé,
Viendra butiner les fleurs des corbeilles,

Sans craindre dans l'ombre, entre les volets,
De sentir glisser d'avides prunelles,
Ou des pas furtifs parmi les galets,
Car ma porte à neuf fera sentinelle.

Mes pensées sont dressées.

Mes pensées sont dressées en rangs de peupliers,
Toutes droites, toutes coites, toutes pareilles,
Aux blancs fuseaux sans moelle où dans les fils pliés,
Pendants et disloqués, l'âme ancienne sommeille.

Mes pensées sont de blancs fuseaux, des peupliers,
Et la brise passant dans l'air en mousseline,
Du haut en bas, comme des joncs, les fait plier,
Un frisson à fleur de terre les déracine.

Mes pensées sont peut-être, auprès d'un lit de mort,
Avec leur flamme égale, ou éteinte, des cierges,
Le lit de mort étroit sur quoi mon cerveau dort,
Veillé par mes pensées, flammes de cire vierge.

Mes pensées qui voudraient être des chênes tors,
Fougueux, rageurs, épris de luttes inégales,
Mâchant chaque rameau rebelle comme un mors,
Fouaillant de leurs nœuds l'insolente rafale,

Mes pensées sont dressées en rangs serrés et droits;
La patiente vie a nivelé leurs faîtes,
Et comme un lac paisible, au fond d'un cadre étroit,
Mon cœur mire en ses eaux leurs minces silhouettes.

De son sable, la solitude.

De son sable, la solitude
A fait le tour de mon jardin ;
Elle a maintenant l'habitude,
Chaque jour, d'ajouter un grain.

Sous le sable, tout se dérobe...
Ma mère avait planté ces fleurs,
Ma mère en sa petite robe
Toute noire dans les couleurs.

Mais la sablonneuse marée,
Jour après jour, a recouvert
Les roses au long des allées
Et mon jardin est un désert.

En vain j'appelle, et vos tiges,
Fleurs maternelles, ont péri,
Et tout ce sable qui voltige
Etouffe en ma gorge mes cris.

Demain mes os seront de sable,
Tout sera plat sous l'horizon...
Mais toi, mon cœur impérissable,
Je sais qu'au fond de ta prison,

Gardant ta vie, gardant ton souffle,
Tu soulèveras le désert,
Donnant à l'immobile gouffre,
Le rythme immense de la mer.

Je voudrais te baigner mon âme.

Je voudrais te baigner, mon âme,
Avant de te mettre au repos,
Et puis présenter à la flamme,
Lavé du jour, ton corps dispos.

Je voudrais, vers l'âtre penchée,
Sur mes genoux, te maintenir,
Et lorsque tu seras séchée,
De robes blanches te vêtir.

Je voudrais clore tes paupières
Pesantes, d'un baiser d'adieu,
Et pour de muettes prières,
Te céder cette nuit à Dieu.

Enfin, quand tu seras lassée
Du jour, t'étendre dans ton lit,
Fermant les bras sur des brassées
O petite âme, de grands lys !

Le frelon du sommeil.

Le frelon du sommeil, dans mon cœur éveillé,
S'enfonce en bourdonnant comme au sein d'une rose,
Dont les pétales lourds, que la nuit a mouillés,
Se ferment lentement sur les deux ailes closes.

Et le frelon languide, ayant trouvé son nid,
Se fait soie et velours en la rouge alvéole,
Et, grisé de parfums, s'endort au rythme uni
Du cœur chargé de miel au fond de sa corolle.

L'un à l'autre mêlés, l'un par l'autre apaisés,
Dans le jardin où l'ombre en robe noire glisse,
La rose somnolente et l'insecte lassé
Ont confondu leur souffle et joint leurs formes lisses.

Mais vienne le matin, et le beau frelon d'or
S'élance butiner les champs frais de l'espace,
Et la fleur se déroule en délicats efforts,
Tendant chaque pétale aux jeunes vents qui passent.

Il reviendra vers elle avec le jour rempli ;
Avant de refermer sa corolle, elle guette,
Au fond du grand berceau de l'azur amolli,
Le sourd bourdonnement annonçant qu'il s'apprête.

J'ouvre mon âme.

J'ouvre mon âme à tes ruisseaux,
Douce pluie, tendre pluie d'automne,
Quand la rude plaine bretonne
Se fait plus molle en ton berceau.

Voici l'heure de la marée.
O trinité : mer, pluie et vent ;
Au fond de soi, le cœur mouvant
Ainsi qu'une barque amarrée.

Jets obliques, la pluie descend ;
Tout ondule sous les ondées,
La mer, la lande, et vos idées,
Et le ruban de votre sang.

Les ajoncs et le houx recueillent
Des franges de pluie sur leurs dards ;
Le visage tend au hasard,
Pour les gouttelettes, sa feuille.

Les yeux se baignent dans les eaux
Des lointains, humide grisaille ;
L'horizon est un champ de paille
Que pillent des milliers d'oiseaux.

La terre est lavée de son âge ;
Le cadran pâli du soleil
Ne dit plus l'heure au mur du ciel.
Dans la maison du paysage ;

Mais toi, cœur qui bats, élargis
Ton chemin à travers les arches,
Et pesant de pluie, mets en marche
L'horloge du muet logis.

Comprends-tu maintenant ?

Comprends-tu maintenant que mon âme est le vent,
Faite comme le vent d'inconsistante moelle ;
    Elle souffle, et je tends la toile,
    Malgré le danger, je la tends,
Et je navigue dans l'effort à pleine voile !

Elle est, comme le vent, d'un pouvoir inconnu,
  En décembre, toute gonflée,
    Et de sa râpe met à nu,
Dans le jardin secret, les tournantes allées.

    Sous le gravier lourd des ans,
Je sens frémir l'originelle source,
Et le sol mis à clair répand comme du sang
    Le fer et l'or de ses ressources.

La nuit, elle imite le vent:
Parfois tout de son long, à la porte couchée,
Elle frappe à mon cœur rêvant,
Pour réclamer sa part d'odorante jonchée.

Quand vient le vent, le vagabond,
On sent les prés en fleurs à l'odeur de ses loques,
Et c'est la houle des moissons
Que mon âme, en son souffle, évoque.

C'est le vent de sel, l'âpre vent,
La lèvre goûte en lui la saveur des marées,
C'est le vent de mon âme, soulevant,
Au fond de son vase émouvant,
L'essence des choses sacrées.

Tu t'es mise à chanter.

Tu t'es mise à chanter, toi qui fus taciturne,
A t'ouvrir sous mes doigts comme un livre oublié,
Au crépuscule hâtif, dans le jardin mouillé,
Tournant lui-même ses feuillets au vent nocturne.

Tu t'es mise à chanter quand le jardin d'hiver
Est devenu tout froid sous son semis de givre,
Parce que toi, d'avoir résisté, tu t'enivres,
Et que ta rose vit dans le cristal de l'air.

Pourtant, tu te souviens comme elle était fragile,
Aux jours des premiers pas de l'âme et du printemps,
Comme elle a demandé de lumière et de temps
Pour fleurir au sommet de son vase d'argile.

Mais à présent
Que du bourgeon adolescent
Elle est sortie, battant des ailes,
Et qu'elle sent
Que le jardin en fleurs n'est pas tout que pour elle ;

Que le soleil d'été,
Quand il arrive avec sa ruche pleine,
A d'autres fleurs, a d'autres graines,
Qu'il lui faudra brasser jusqu'à maturité;

Mais à présent qu'elle ose
Mesurer et la forme et le contour des choses,
Et tout voir, à travers
Le brouillard des doutes et des causes,
Mon âme aux yeux fermés regarde l'univers.

Que craindrait-elle?
Elle a secoué sur le sol
Ses pétales en dentelle,
Sa tige en paraît moins frêle,
Et le vent ne fait plus de ruches à son col.

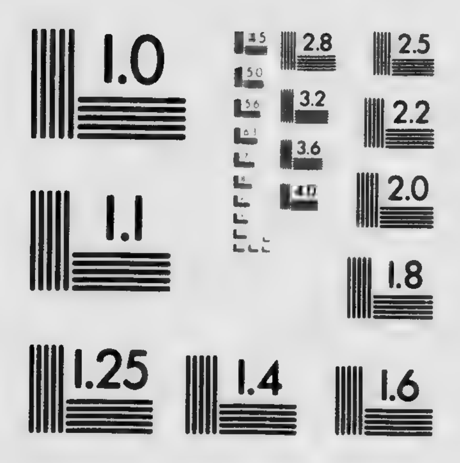
Elle aime, mais rien ne la grise,
Elle connaît par cœur le jardin d'autrefois,
Mais il parle à moins haute voix,
Et c'est par les journées grises
Que son charme sur elle a plus de prise;

Par les jours de moindre beauté,
D'automne un peu plus proche et de soleil amène,
Au fond de sa chaude gaîne,
Mon âme de ténacité
Mûrit en silence sa graine
Et le germe futur de son collier d'étés.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Voici venir l'automne.

Voici venir l'automne... Automne, l'on te hait!
Et lorsque à l'horizon, frileuse, tu parais
Dans ta robe de feuilles mortes,

On songe que tu fis, avec tes yeux en pleurs,
Pâlir tous les soleils, mourir toutes les fleurs,
Et que c'est leur deuil que tu portes.

Automne, l'on te hait... Moi je t'aime pourtant;
Alors qu'ils ont maudit ton retour, je t'attends
O ma compagne en robe grise;

Car tu te plains aussi de maux inconsolés,
Et tes gémissements, d'eau et de vent mêlés,
Avec ma peine, s'harmonisent.

Automne, l'on te hait... Mais ils t'aiment, tous ceux
Qui sentent, délicats souffrants, saigner en eux
De cruelles mélancolies;

Car au lieu d'apaiser lâchement leurs douleurs
D'hypocrites espoirs ou de rêves trompeurs.
Plaintive, tu les multiplies.

Livre second

Va, retourne au désert.

Va, retourne au désert, reprends ta marche errante,
Puisque mon pauvre amour ne sut pas te charmer;
Mon cœur seul te suivra, voulant toujours t'aimer,
Et répandre un peu d'ombre à l'entour de ta tente.

Je serai l'herbe douce au pas de ton cheval,
Et le lent bercement des pirogues légères,
Et le chant des rameurs sur les eaux étrangères
Eveillant les échos du fleuve oriental.

Je serai la fraîcheur qui glisse au long des cimes,
Le sommeil déployant ses voiles sur tes yeux...
Et dans l'apaisement profond venu des cieux,
Les torrents se tairont, pour toi, dans les abimes.

Lorsque tu rêveras, un peu de brume au cœur,
Sentant peser sur toi la solitude immense,
Tu t'écrieras soudain: "Est-ce un oiseau de France
Qui plane dans le ciel avec tant de douceur?"

Cette ombre dans l'azur, ce sera ma pensée,
Aile te caressant, fleur soumise à tes pas,
Dans l'espace infini, grand lys qu'on ne voit pas,
Balançant sur tes jours sa divine rosée.

Je te garde ma foi, sans rien te demander,
Je suis l'algue attachée à tes flancs, beau navire!
Qu'importe si le flot aveugle me déchire
Puisqu'au même rivage il nous fait aborder.

Toute patrie, où tu n'es pas, m'est étrangère;
Chaque monde où tu vis me devient immortel;
Où flotte ton drapeau, je dresse mon autel,
Et je bâtis mon nid à son ombre légère.

La maison qui devait te revoir.

La maison qui devait te revoir est en deuil...
Elle regrette une ombre et je pleure un visage:
Elle et moi t'attendons vainement sur le seuil.

Par la fenêtre ouverte, elle guette au passage
Le rythme d'une voix, la cadence d'un pas...
Sa vitre croit soudain refléter ton image.

Elle espère... et je sais que tu ne viendras pas,
Que longtemps nous pourrons, toutes les deux t'attendre,
Toutes les deux, longtemps, te regretter tout bas;

Et qu'il restera d'elle, hélas, un peu de cendre,
Que mon cœur épuisé sera près du cercueil,
Que nous ne pourrons plus ni te voir, ni t'entendre,
Quand tu nous pleureras à ton tour sur le seuil.

Notre petit jardin se meurt.

Notre petit jardin se meurt au clair de lune,
Parce qu'il te fut cher et que tu l'as quitté,
Les fleurs que tu aimais s'effeuillent une à une.

Puisque tu ne viens plus rêver les soirs d'été,
Les rosiers ont laissé partir toutes les roses,
Ton souvenir est seul au jardin dévasté.

Puisqu'il n'attend plus rien des hommes ni des choses,
Que des parfums meilleurs, au loin, t'ont retenu,
Il s'est couché parmi les corolles décloses,

Et gardant ton image en son cœur ingénu,
Trop petit pour porter à lui seul l'infortune
De t'avoir appelé sans que tu sois venu,
Le jardin déserté se meurt au clair de lune.

Nous nous sommes assis sur ce banc.

Nous nous sommes assis sur ce banc. Je t'aimais,
Et je croyais ton âme à mon âme donnée...
Et tu m'as dit adieu sans revenir jamais.

Chaque jour, je revois ta place abandonnée,
Chaque mot d'autrefois berce mon souvenir.
Et l'heure ancienne endort chaque fin de journée.

Ne redoutes-tu pas l'inflexible avenir,
Où se glissant, muet, par la grille rouillée,
Ton cœur, vers le passé, te fera revenir?

Et le jardin désert, et la maison ployée,
Le banc où tu venais t'asseoir et que j'aimais,
A ton âme vieillie et de larmes mouillées
Diront que tu partis sans revenir jamais!

Lorsque vous descendrez.

Lorsque vous descendrez vers ma maison penchante,
Pour plaire, nous joindrons nos efforts toutes deux,
Mais nous n'aurons alors plus rien qui vous enchante.

Elle fera briller ses vieux meubles poudreux
Qui se raconteront de très anciennes choses,
Et ses graves bahuts s'exciteront entre eux.

Le temps m'aura changée en un jardin sans roses,
Et le carreau doré par le déclin du jour
Cruel, réfléchira mon visage morose.

Garde-toi de sortir de ta poussière, Amour!

Ce n'est pas une grande peine.

Ce n'est pas une grande peine
Que vous m'avez faite, et pourtant,
Lorsque je pense à vous, j'ai peine
A raffermir mon cœur tremblant...
Ce n'est pas une grande peine.

Ce n'est même pas un chagrin
Qui vous réveille d'un coup rude:
C'est le hasard, c'est le destin,
C'est une très vieille habitude.
Ce n'est même pas un chagrin.

Ce n'est pas une grande flamme
Qui ravage tout en passant.
C'est une fumée en mon âme,
Ce n'est qu'un vague goût de sang,
Ce n'est pas une grande flamme.

Ce n'est pas l'orage à grands flots
Emportant la pierre et la vase,
Mais c'est plutôt la goutte d'eau
Qui fera déborder le vase,
Ce n'est pas l'orage à grands flots.

Ce n'est qu'une ombre qui persiste
Sur mon cœur qui ne sait pourquoi.
Sans cause vraie, il est si triste,
Sans mal réel, il est si coi...
Ce n'est qu'une ombre qui persiste.

Ce n'est pas encore un remords
Qui vous poursuit et nous divise,
C'est un mourant qui n'est pas mort,
C'est un rêve qui agonise,
Ce n'est pas encore un remords.

Ce n'est pas une grande peine,
C'est bien loin d'être un grand chagrin,
C'est une ombre qui pèse à peine,
Et c'est cette ombre que je crains,
Ce n'est pas une grande peine...

N'entasse pas les fleurs.

N'entasse pas les fleurs à l'ombre des rideaux;
Pour les mieux respirer, ne ferme pas la porte:
Ton étroite maison deviendrait ton tombeau,
Parmi tant de bouquets, on te trouverait morte...

Ainsi qu'un vase clos, mon cœur rempli de vous
Suffoque en ses parfums, éclate sous ses roses,
Et pour reprendre haleine, en secret, il dépose
Ses enivrantes fleurs, en gerbe, à vos genoux.

Les mots que vous n'avez pas dits.

Les mots que vous n'avez pas dits,
Qu'en me cachant de vous, j'implore,
Que votre bouche s'interdit,
Ou bien que votre cœur ignore ;

Ces mots qui se seront fanés
Au seuil de vos lèvres arides,
On dirait un enfant mort-né
Et mon âme est le berceau vide.

J'écoute à peine vos propos :
Les plus vrais ont l'air de mensonges ;
En vous répondant, c'est aux mots
Inexprimés que moi je songe.

Et ces mots qui n'ont pas été,
Et ces inconsistants atomes,
Par tout mon cœur inhabité
Promènent leurs muets fantômes.

Entre dans la maison.

Entre dans la maison que j'ai bâtie pour toi ;
Laisse à la porte ta défiance décevante :
Que redouter d'un cœur qui tressaille à ta voix ?
Entre : cette maison est ton humble servante.

Laisse-moi accomplir les rites de l'amour :
Ma bouche ne connaît que le goût de ta bouche,
Mais à chaque baiser du revoir, c'est toujours
Pour la première fois que nos âmes se touchent.

Laisse-moi devant toi courber mon front soumis
Pour t'offrir de plus bas la rose préservée
Dans l'ombre de l'absence et le froid de l'oubli,
Et la cendre versée en nous par les années.

Approche-toi du feu, j'ai mis dans le foyer
Ma tendresse robuste ainsi qu'un cœur de chêne ;
Pour tes yeux las, la lampe a des rayons noyés,
Car sa flamme trempa dans ma secrète peine.

Accepte mon silence, et que tes sûres mains
Se ferment un instant sur mes mains incertaines.
Pour qu'elles croient sentir, en leur tremblant écrin,
Tout le bonheur qui peut tenir aux mains humaines.

Que fais-tu au jardin de la vie? Hâte-toi...
L'ombre augmente son cercle autour de ma chaumière,
Et mon épaule plie à supporter le poids
Des murs que ma patience éleva pierre à pierre.

Attends-tu pour venir vers eux porter tes pas
Qu'un cœur vétuste à peine agite ta poitrine
En trouvant la maison qu'on ne rebâtit pas,
Quand tu la chercheras, écroulée en ses ruines?

Ah! si vos mains m'aimaient.

Ah! si vos mains m'aimaient... Ce n'est pas un aveu,
Ce n'est pas un regard que loin de vous j'évoque,
Car vos inertes mains demeurent équivoques,
Et moi, ce sont vos mains aimantes que je veux.

Ah! si vos mains m'aimaient...Les miennes étaient prises,
Mais la plante du cœur solitaire périt,
Et l'imprudente main qui vainement s'offrit,
Comme une fleur coupée, au bout du bras, se brise.

Ah! si vos mains m'aimaient. De votre cœur charnel,
Ayant vos tendres mains, je n'aurais pas envie,
Et dans mon cœur penché je recevrais la vie,
Au travers de vos mains, comme un lait maternel.

Ah! si vos mains tendaient vers moi leur coupe pleine,
Je plongerais mes doigts dans leurs vivantes eaux,
Et mon amour craintif, cet incertain roseau,
Balancerait sa tige en fleurs, à votre haleine.

Mais vos doigts, sagement, reprendront leur fourreau
Et les miens n'auront plus qu'à replier leurs ailes,
Car à vos calmes mains, hélas, si sûres d'elles,
Votre cœur sans émoi mettra son dur anneau.

Attarde-toi, ce soir.

Attarde-toi, ce soir, dans le jardin en fleurs,
Quitte un moment le joug des tâches coutumières,
Adore l'heure brève aux mourantes lumières,
Passante au front baigné d'indécises pâleurs.

Puisque tu sens ta peine obscurément renaître,
Que tes yeux vont pleurer, ton cœur se souvenir,
Pourquoi vouloir cacher ta faiblesse et venir,
De tes tremblantes mains, refermer la fenêtre ?

Laisse s'appesantir sur toi la fin du jour,
Et gémir doucement ton inlassable peine :
Ta blessure demeure, et ton âme ose à peine
Se souvenir d'avoir en vain aimé d'amour.

Tu vins ici t'asseoir à la saison passée,
Les roses ont fleuri depuis sur le mur nu,
Mais les espoirs promis à ton rêve ingénu
Ne sont plus aujourd'hui qu'une image effacée.

Reviens porter tes pas dans le jardin en fleurs,
Et puisqu'il ne survit en toi que ta détresse,
—Je songe à ton baiser rapide, ô ma Jeunesse,
A ton sourire enfui si vite, ô mon Bonheur !—

Garde au moins le don des larmes éphémères,
Pleure le rêve ancien, et crois entendre encor,
Vers l'horizon lointain bondir les sabots d'or
De la troupe joyeuse et libre des Chimères !

Livre troisième

O France, je te vois comme un clair monument.

O France, je te vois comme un clair monument
Que le Barbare a mis en flammes ;
Sur ton seuil tes fils morts semblent en s'endormant
Vouloir fermer sur toi les ailes de leurs âmes.

Quelqu'un qui brûle à vif sanglote entre tes murs,
Pour sauver la France immortelle,
Debout, ô vous les Morts, ô bluets des blés mûrs,
En gerbes, levez-vous, refleurissez pour elle !

Ils se dressent... J'entends le chœur des jeunes dieux,
L'ardente et triomphale marche,
Le vivant rempart sur tes marches,
Dans le casque d'azur et l'uniforme bleu.

"Nous chasserons les loups, nous chasserons les hyènes
Et la rage armera nos dents ;
Au bout de nos moignons ardents,
Nous mettrons pour fusils de flamboyantes haines.

"Et quand nous leur aurons fait repasser les eaux,
Au-delà de nos claires plaines,
Au pays des pures haleines,
Nous reviendrons dormir au chant de tes roseaux.

"Nous poserons le front dans l'herbe et la lumière,
Et les femmes, de leurs cheveux,
En cueillant nos derniers aveux,
Sècheront à genoux le sang de nos paupières".

Alors là-haut, dans la clarté
Du vieux monde ressuscité,
La Victoire montée au faîte,
Par le troupeau d'adolescents
Qui rêva de donner son sang
Annonce que justice est faite !

Voici l'aurore ! A tes côtés
Le vieux coq gaulois a chanté,
Et ceux qui cherchaient un symbole,
Au-dessus de tes pans de mur
Qui fument encor dans l'azur,
Tournent les yeux vers ta coupole.

Ils verront tes deux bras levés,
Tandis que des beffrois crevés
L'heure de rédemption sonne,
Etendre sur tout ce qui fuit
Et bute aux cailloux de la nuit
Le geste auguste qui pardonne !

Morts, vous demeurez froids

Morts, vous demeurez froids à nos lamentations,
Morts, nous allons à vous, mais de vous rien n'arrive :
Vous êtes pour toujours hors du champ de l'action,
Vous êtes pour toujours passés sur l'autre rive.

Et nous vous envions, car vous ne souffrez plus,
Vos os ne souffrent pas du mal de notre absence,
Nous avons l'essentiel, vous avez le surplus,
Car vous avez lavé, dans votre sang, l'offense.

Et vous nous enviez, car vous ne vivez plus,
Pour nous tout est semence, et pour vous tout poussière.
Nous brisons notre chaîne et les chaînons rompus
Troublent votre sommeil au fond de vos ornières.

Resterons-nous toujours à l'un et l'autre bout
De ce champ d'habits noirs, de ce champ d'uniformes,
Vous pour toujours couchés, nous pour toujours debout,
Vous les morts allongés sous nos vivantes formes ?

Dormirez-vous toujours dans les immensités,
Et persisterons-nous à vous mettre en nos caves
Vous aimant le sol nu, nous les marbres sculptés,
Vous les morts affranchis, nous les vivants esclaves.

Et quand comprendrons-nous, ô Morts, votre leçon,
Quand tairons-nous nos cris, rentrerons-nous nos larmes,
Quand nous lèverons-nous, vivants, à l'unisson,
Avec entre nos bras la moisson de vos armes?

Nous en aurons besoin pour la plume et le soc,
Pour labourer l'esprit, pour cultiver la terre,
Pour bâtir les travaux de la paix sur un roc,
Puisqu'ils ont terminé les travaux de la guerre.

Ce n'est pas à présent que les enfants sont morts,
Ce n'est pas à présent que la maison est vide,
Et que, sur nos cœurs blancs, la place de leur corps
Fait, comme un cadre absent, une tache livide;

Ce n'est pas à présent qu'il nous faut te quitter,
O France des marins péris en mer sauvage,
Pour aller dans le vent et dans l'obscurité
Faire brûler un cierge à nos faibles courages.

C'est pour toi qu'ils sont morts, et nous vivrons pour toi,
Nous consoliderons les murs et les travées,
Nous saurons épaissir le chaume de ton toit,
Que tu n'entendes plus leur ronde inachevée.

Chacun de nous fera la besogne pour deux,
Pour qu'au moment venu de recenser les hommes,
De peser la moisson et de compter les bœufs,
On trouve un même nombre, une pareille somme.

O Morts, que de galops terribles d'escadrons,
Que de torrents de feu, que d'éclats de tonnerre,
Que de corps projetés, de membres et de troncs,
Sont venus saccager vos derniers ossuaires.

Que leur font ces torrents, que leur font ces galops
Qu'ils soutenaient, vivants, sur leurs jeunes épaules,
Ce n'est pas ce volcan qui trouble leur repos,
Ce n'est pas le contact de ces morts qui les frôlent;

C'est nous qui les hantons, c'est nous qui les vendons,
Nous qui venons vers eux montés sur des ânesses,
Dans nos balancements et dans nos abandons,
Nous qui fûmes sauvés par notre droit d'aînesse.

C'est nous qui visitons le champ de leurs exploits
Chevauchant mollement nos vieilles inerties,
Pour venir déposer nos pleurs de faux aloi
Avec des pas menus, des âmes rétrécies.

Nous sommes des vainqueurs avec des fronts vaincus,
Des membres assoupis au fond de précipices,
Où est le prix du sang, où sont les trente écus,
Avons-nous mérité l'ultime sacrifice?

Relevez-vous, Vivants, ramassez le flambeau
Qui roula de leurs mains, aux grands souffles sauvages,
Forgez et reforgez vos cœurs sous les marteaux
Des dures volontés et des rouges courages.

Que tout ce qui dormait dans l'obscur du maquis,
Que tout ce qui s'éteint et tout ce qui s'incline,
Se redresse et s'allume en haut des cœurs conquis,
Comme des feux sacrés, de colline en colline.

Et nous pourrons alors regagner nos maisons,
Etendre dans le lin les ailes de nos rêves,
Et nous pourrons alors dévider les toisons
Sans évoquer le froid des noyés sur les grèves.

Et nous pourrons crever les yeux de nos remords
Qui demandent des noms aux cimetières vides,
Car nos murs rebâtis s'appuieront sur les Morts,
Et chacun des piliers aura sa cariatide!

Quand tout fut consommé.

Quand tout fut consommé, quand tout fut accompli,
Qu'un silence éternel recouvrit l'ossuaire,
Quand le crime s'enfuit sans demander salaire
En butant à l'écueil des morts ensevelis;

Quand il ne demeura, du reflux des batailles,
Que la terre attachée au brancard du désert,
Avec ses yeux troués, avec son flanc ouvert,
Un long gémissement sortit de ses entrailles.

"O mes fils, ô mes fils, que vous ai-je donc fait?
Vous étiez là couchés autour de mes mamelles,
Et vous me déchirez de blessures charnelles,
Faisant couler le sang à la place de lait.

"Vous vous désaltériez à l'eau de mes fontaines;
Je vous donnais le blé, je vous donnais le lin;
Pour trouver sous la lèvre et le pain et le vin,
Vous n'aviez qu'à courber vos statures hautaines.

"Je pliais sous le poids de mes grappes d'enfants,
Les hommes sur mon sol étaient des gerbes mûres
Que les femmes liaient avec leurs chevelures,
Comme une corde d'or attachée à leurs flancs.

"Et moi, je souriais sous mon chapeau de chaume,
Ainsi qu'un clair froment, j'empilais les saisons,
Et leur paisible meule était à ma maison
Penchante sous les ans la fraternelle épaule.

"Je m'asseyais le soir au seuil de l'univers,
Et mon bonheur montait en légère fumée;
En tressant mes épis, je contais ma journée,
Au rythme des ruisseaux, je composais mes vers.

"Mes villages tout blancs nouaient leur farandole
Au clair de lune, autour des plaines et des champs,
Et la hotte portée au pressoir du couchant,
Les vignes enlaçaient leur pampre aux rondes folles.

"Alors, un jour d'été, haut postée en sa tour,
La cloche qui veillait sur le doux paysage,
Vit ramper sous les fleurs le serpent des vieux âges,
Et d'une voix d'angoisse appela au secours.

"Mon peuple se leva, tressaillant sous l'offense,
Pour détruire la tête et les nombreux anneaux
Qui contournaient les monts, se glissaient dans les eaux,
Et qui visaient au cœur de la rose de France.

"C'était, je me souviens, le temps de la moisson,
On dressa sur le sol la machine de guerre:
A l'avide batteuse, il faut la meule entière,
Hélas, que de grain pur pour rendre un peu de son!

"Qu'elle engouffre d'épis, qu'elle mutile d'hommes,
Qu'il faut souvent combler les vides dans les rangs,
Qu'elle exige d'efforts, de sueur et de sang,
Avant que des boisseaux on calcule la somme.

"Et quand les travailleurs eurent tout terminé,
Vanné la jeune vie en le crible des balles,
Eparpillé le sang ainsi que de la bale,
Et remis au hangar l'instrument suranné;

"Moi, je fus oubliée en cette pourriture,
Les hommes s'enfuyaient sans un regard d'adieu,
Les femmes réservaient l'ombre des voiles bleus
Pour l'humaine agonie et l'humaine blessure.

"O mes fils, ô mes fils, ô vous mes derniers-nés,
Ce sont vos ossements qui me servent de claie,
On a mis de la chaux au vif de chaque plaie,
Et laissé pour ma soif des puits empoisonnés.

"Mes cheveux sont tombés sous d'affreuses faucilles,
Ces blés que tu peignais, soleil au peigne d'or,
Et quand le fleuve Guerre a dépassé ses bords,
Mes hameaux ont roulé pareils à des coquilles.

"Mais les Morts sont restés quand les vivants ont fui.
Je sens peser sur moi leurs immobiles formes,
Ils couvrent mon cœur nu de lambeaux d'uniformes
Et sont en sentinelle aux marches de ma nuit.

"Parfois, lorsqu'il leur semble entendre encor les balles,
Ils se dressent debout, droits comme des cyprès,
Et quand ils sont couchés, ils le firent exprès,
Pour mettre une légende à ma pierre tombale."

Relève-toi, remets des lys à ta coiffure.

Relève-toi, remets des lys à ta coiffure,
Laisse tes morts dormir dans les champs de lin bleu,
Ou veiller en chantant la Marseillaise entre eux,
Et croise ton fichu sur ta rouge blessure.

Ils dorment... Le soir bleu s'invite au bivouac,
Le vent tourne du doigt des pages d'épopée,
Et les roseaux des champs sont des faisceaux d'épées
Montant la garde autour des fusils et des sacs.

Ils dorment... Le soleil a fané les couronnes,
Le temps a dispersé les loques des vains mots,
Ils ont l'air de guerriers sculptés sur des tombeaux,
La terre souveraine, enfin, les environne.

Reprends ta coupe en mains pleine de sang vermeil,
Toi qui les vis mourir, toi l'ensevelisseuse,
Le champ de France attend, fais le geste, ô Semeuse,
Et que ta bouche en deuil chante l'hymme au soleil!

Au retour des pays blancs.

Au retour des pays blancs de neige et d'espace,
Ma France, il n'est besoin, lorsque je te revois,
Que je fasse l'effort de soulever vers toi
La branche de mon corps encor pliante et lasse;

Je n'ai qu'à me laisser par ton fleuve porter,
A m'étendre en tes bras en fermant les paupières,
A boire dans le bol du ciel à la portière
Ce dont mon sang manquait en douceur et beauté.

En revenant vers toi, toute crainte s'efface,
Tu ne demandes pas de moi de t'apporter
Un corps tout plein de lutte et d'élasticité:
Ce qu'il faut, au péage, est l'âme de ma race.

Sans soulever le bras, je touche à l'horizon:
J'ai l'impression que dans le troupeau tu me comptes,
Que si je rentre tard à la nuit, par mécompte,
Tu ne barreras pas le seuil de la maison.

Toute la voie fleurit entre mes mains fermées;
La chaîne des hameaux fraternels prendra soin
De me guider parmi ton grand jardin de juin
Qui roule comme un fleuve au ruban des fumées.

Livre quatrième

Humanité, ô grains de sable.

Humanité, ô grains de sable,
Dans le même crible passés,
Tous étrangers, mais tous semblables,
Tous à terre, en un tas pressés.

Humanité, ô grains de sable,
Sur la plage du monde, usés,
Dans quel torrent intarissable,
Dans quel gouffre, allez-vous glisser ?

A l'assaut de ma tente instable,
En tourbillons, vous vous lancez,
Pour former un désert de sable
De vos grains sans nombre entassés.

Et le moment inévitable
Viendra de ne plus lutter,
De tomber dans le flot de sable
Ainsi qu'un grain d'humanité.

En mer.

O vie, accorde-moi.

O vie, accorde-moi le temps
Qu'il nous faut pour les grandes choses,
Ride mon visage et va-t-en,
Laisse mon cœur fleurir sa rose.

Je ne suis plus, au haut du mur,
Une unique fleur sur sa tige,
Mais une cosse de grains mûrs
Qui dans le champ de vie voltigent.

Et tes tiges à toi, c'est quand
Tu veux les reprendre de force
Que je les broie entre mes dents
Et que j'en aime l'âpre écorce.

Vie qui montes, tu n'es qu'un flot
Que l'on mesure de la berge,
Mais, si tu nous y pousses, l'eau
Au lieu de nous porter, submerge.

Vieillir.

Vieillir, c'est élargir la sphère,
Faire une brèche dans le mur,
Et laisser entrer de l'azur
Où règnait la demi-lumière.

Vieillir, c'est se sentir grandi,
Et regarder la vie qui passe,
Sans avoir à tendre la face
Et sans se trouver trop petit.

C'est replanter le cœur en terre,
Le remonter vers le grand jour,
Et vers l'universel amour,
Hors de sa cave solitaire.

Vieillir, et puis fermer les yeux
En marchant sur la route humaine,
Sans savoir quelle main nous mène,
Et se retrouver chez les dieux.

Ah! se délivrer!

Ah! se délivrer de tes rêts,
Amour des choses périssables,
Ne plus enfoncer dans tes sables,
Vaste océan des intérêts.

Egoïsme, briser ta chaine,
Vouloir remonter de ton puits,
Où tu nous as tenus croupis,
Corps et âme, en ton eau malsaine.

Avenir, oublier la somme
Que rapportera ton froment,
Ne plus mesurer tes arpents,
Désert où se perdent les hommes.

Mettre le feu au superflu
Qu'on avait bâti sur sa tête,
Pour voir si l'on s'élève au faite,
Plus aisément, quand on est nu.

Lever la pierre que sur l'âme
On avait mise, et puis laisser
Le souffle du grand vent passer
Pour que le feu donne sa flamme!

Devant les tendresses humaines.

Devant les tendresses humaines,
L'homme reste petit enfant,
Et c'est toujours en chancelant
Que vers elles ses pas le mènent.

La vie est un sentier étroit
Au bout duquel elles l'attendent:
Pour aller aux bras qui se tendent,
Il s'efforce de marcher droit.

Tant qu'il reste sous leur tutelle,
Tant qu'elles guident ses efforts,
Il n'a pas peur, il se croit fort,
Puisant son assurance en elles.

Mais lorsqu'il cesse de compter
Sur votre aide, humaines tendresses,
De toute sa taille il se dresse,
Fier de marcher en liberté;

Et vous laissant bien en arrière,
De ses mains d'homme il jette à bas
Le jardin d'enfance aux murs bas
Où vous veilliez à la barrière.

Les mystérieuses récoltes.

Les mystérieuses récoltes
Qu'à peine en terre on veut hâter
Font de l'âme un champ dévasté
Que la faux avide révolte.

Hors de sa terrestre maison,
L'homme obéit, l'âme le mène
Dans le spirituel domaine
Et choisit le temps des moissons.

Pourtant si l'homme que dévore
Le hâtif souci d'engranger
Envahit le champ étranger
Et le moissonne dès l'aurore;

Le froment à peine mûri
Au domaine de la pensée,
S'égrène sous la main pressée,
Dans les sillons secs de l'esprit;

Et quand le travailleur fébrile
Retourne le prochain été,
Il n'est plus rien à récolter
Dans le champ de l'âme stérile.

Ma pensée, à vide tu tombes.

Ma pensée, à vide tu tombes,
Hors de l'âme, en l'immensité,
Hors de l'étroit berceau, la tombe,
Le champ du monde illimité.

En quittant le secret domaine,
Où les murs t'abritaient du vent,
Tu n'es qu'une légère graine
Livrée aux espaces mouvants.

Hélas, pour être ensemencée,
La ronde terre, hors de l'enclos,
N'a pas de borne, ô ma pensée,
O grain de sable dans le flot.

Pourtant, le roc invulnérable
Finit par se laisser creuser
Par la goutte d'eau, grain de sable
Qui devait le premier s'user.

Ainsi, dans le monde et l'espace,
Ne crains pas de prendre ton vol,
Si tu dois laisser une trace
En tombant sur le lisse sol.

Lorsqu'il nous faudra tout quitter.

Lorsqu'il nous faudra tout quitter,
Laisser ici-bas sur les dalles
La forme humaine et ses sandales,
Et la laideur, et la beauté ;

Et que le corps, cousu de toile,
Les yeux morts, les inertes mains,
Ne sauront trouver le chemin
Dans le domaine des étoiles ;

Comment les hommes d'autrefois
Feront-ils pour se reconnaître,
Dans ce monde étrange où les êtres
Seront sans regard et sans voix ?

Pour se trouver, celles des âmes
Dont aimer fut l'unique soin,
Ayant l'amour, n'auront besoin
Ni de parfum et ni de flamme ;

Mais le long du ciel étranger,
Les cœurs secs, après le désastre,
Seront le froid troupeau des astres,
Suivant l'invisible berger.

Quand mon âme sera partie.

Quand mon âme sera partie,
Pour toujours, aux pays sans bornes,
Et que dans la vieille patrie,
Mon corps repose sous sa borne;

Que deviendrons-nous, ma pauvre âme,
Plume d'oiseau, flocon de neige,
Que devient dans le vent la flamme
Qu'aujourd'hui mes deux mains protègent ?

Tu n'auras plus, pour tes faiblesses,
L'excuse de ton corps d'argile,
Et si quelque chose te blesse
Le recours aux larmes fragiles.

Du haut des voûtes solitaires
D'où l'on ne peut plus redescendre,
Je te vois, penchée vers la terre,
Cherchant à retrouver tes cendres.

Tu rêves que tu les ranimes
Et dans la nuit, tu te promènes,
Enfouie en la chaude hermine,
Mon âme, de ta robe humaine.

Je ne suis pas prête pour toi.

Je ne suis pas prête pour toi,
Bonheur, n'approche pas si vite:
C'est moins de hâte que d'effroi
Que mon cœur, à ta vue, palpite.

Ne sois pas, sur l'immense mer,
La voile qui soudain s'éploie
Et vient droit vers le port amer
Avec son voyageur de joie.

Ah! lorsque tu n'étais qu'un point
Dans le canevas de l'espace,
Comme nous souhaitions, de loin,
De te voir finir la rosace!

Mais maintenant que ton vaisseau
Dresse sa ferme silhouette,
Tu fais de l'ombre sur les eaux
Et de l'écume sur les crêtes.

Mon cœur est tout en reploiements
Et ma maison est bien petite...
Encor quelques humbles moments,
Bonheur, n'approche pas si vite !

Oui, nous nous ressemblons.

Oui, nous nous ressemblons d'existence peut-être,
Et le pliable jour qu'on mit entre nos mains
Dut être façonné sur le même dessin,
Sous les yeux vigilants du monde, notre maître.

De mes doigts patients, de vos doigts en fuseau,
Avec beaucoup d'efforts et copiant le modèle,
Du fil ténu, nous avons fait notre dentelle
Et notre vie s'abrite en son léger réseau.

Nous allons toutes deux à la même fontaine,
Avec le même pas de matin et de fleurs,
La même âme qui boit d'avance la fraîcheur,
Vous revenez contente et votre cruche pleine.

Mais moi, c'est l'air léger qui devient mon fardeau,
Je respire, et j'oublie sur le bord de la source
Le sens de mon effort et le but de ma course,
Et mon âme s'étale à mes pieds comme l'eau.

Oui, nous nous ressemblons peut-être de surface,
Il le faut. Mais j'ai mal d'être pareille à vous,
Et mon cœur en dedans se mord, sous ses airs doux,
Aux barreaux de la cage où le dimanche passe.

Et quand, après avoir placé en les comptant
Vos soigneuses actions en rang sur l'étagère,
Vous fermez vos volets, ô ma sœur étrangère
Moi je les ouvre, et je ne sais ce que j'attends.

Et je voudrais, à l'heure où les mouvants feuillages
Allument des lampes d'ombre au-dedans de nous,
Poser soudain mon front, ô Vie, sur tes genoux,
Et ne plus trop savoir qui partit en voyage.

Mon âme a secoué ses feuilles.

Mon âme a secoué ses feuilles,
Ses feuilles mortes, dans le vent,
Et le jour d'automne s'endeuille
D'en voir tournoyer tant et tant.

Au bout de ses branches lassées,
Des souvenirs pendaient, jaunis,
Et d'indifférentes pensées
Somnolaient au fond de vieux nids.

Maintenant, du haut de son arbre,
Elle découvre l'essentiel;
Par-dessus la beauté des marbres,
Elle voit le collier du ciel.

Ah ! la dure et ployante lame
Jaillie en des mains de héros,
Ah ! la fine lame de l'âme
Une fois hors de son fourreau !

Débarrassée de ses verdures,
Elle n'est plus qu'un tronc rugueux;
Son cœur bat sous l'écorce dure,
Ses rameaux se comptent entre eux.

Ah ! l'orgueil, pendant les tempêtes,
Le vaisseau du monde penchant,
De rester une silhouette
Ferme et droite sur le couchant.

Et lorsqu'il n'est plus rien qu'on cueille
A la vigne épuisée du temps,
De savoir qu'on tisse ses feuilles
Avec sa substance, en dedans.

Je ne tâtonne plus . . .

Je ne tâtonne plus. Je ne titube plus.
Est-ce l'aube ou le crépuscule?
J'ai franchi les écueils des efforts superflus,
Et la passe des chagrins minuscules.

Je dois être sur un sommet...
Le vent, que j'ai toujours aimé, nettoie l'espace,
Et mes sens incomplets
Me libèrent de leur pesante carapace.

J'ai des trésors désordonnés
Aux flancs d'or de la corbeille automnale,
Mais je ne sais lequel je préfère, et, fané,
Mon désir éparpille sur eux ses pétales.

Je ne sais pas leur raison d'être, et je confonds
Leurs noms, leurs parfums et leurs formes:
Le four de mon ardente joie les fond,
Les roule, universels, rutilants et difformes.

Je les touche du bout des doigts;
Mon caprice, par bonds légers, picore;
Mon âme les distingue et les mêle à la fois:
Celui qu'elle aime mieux est celui qu'elle ignore.

Comment saurait-elle choisir
En l'offrande des corbeilles?
Dans le vaste jardin de ses désirs,
Sa jupe traine au bord de trop de fleurs pareilles.

Je foule aux pieds des liens rompus;
Mon cœur presse la digue de ma poitrine,
Et d'un vin qui n'est pas encor bu,
L'ivresse légère l'illumine.

Je suis seule et je parle haut;
Je me caresse au velours des choses,
Et dans le domaine nouveau,
J'ai trouvé, toutes plantées, des roses.

Et c'est toi, ô maturité
Au front ceint d'un bandeau, aux pieds de jeune fille,
De ce domaine au haut du monde et de l'été,
Qui viens m'ouvrir la grille.

Je croyais qu'avec tes bras chargés,
Tu ne pourrais mener la ronde agreste,
Mais sur les cailloux blancs frémit ton pas léger,
Et tu invites les plus jeunes de ton geste.

Ah! pour qu'on n'entende plus la chanson
De l'été qui baigne ses pieds nus dans l'onde,
Allume ton ardent buisson,
Maturité, en haut des collines du monde!

Table

LIVRE PREMIER

LIVRE SECOND

LIVRE TROISIEME

LIVRE QUATRIEME